

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## À la recherche des aïeux perdus

Madeleine Ferron, *Adrienne*, Montréal, Boréal, 1993, 260 p.

José Leclerc

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, J. (1993). Review of [À la recherche des aïeux perdus / Madeleine Ferron, *Adrienne*, Montréal, Boréal, 1993, 260 p.] *Lettres québécoises*, (72), 23–23.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



# À la recherche des aïeux perdus

Ayant «ressenti le besoin aussi intense que subit de découvrir la lignée maternelle» de sa famille, Madeleine Ferron a écrit *Adrienne*, un récit bien peu convaincant... et d'ailleurs peu exportable hors des murs de la maison familiale.

RÉCIT  
José Leclerc

**B**ELLE FAMILLE QUE CELLES DES FERRON. Du père Alphonse, notaire de province, et de la mère Adrienne Caron, fauchée par la tuberculose à l'âge de 32 ans, sont issus cinq enfants, dont trois célèbres : les deux aînés, Jacques et Madeleine, sont écrivains; Marcelle est peintre.

À la mort d'Adrienne, Madeleine est encore une fillette. Mais à huit ans, on a suffisamment vécu avec sa mère pour se constituer un petit lot de souvenirs. L'histoire de la lignée maternelle deviendra cependant de plus en plus floue, et Jacques aura un jour à cœur de la reconstituer. Las ! l'auteur du *Ciel de Québec* meurt en 1985, avant même que d'avoir pu entreprendre son projet généalogique. Mais l'idée de son frère finira par obséder Madeleine, explique celle-ci en prologue à *Adrienne*. D'où ce livre.

## Entre monographie et chronique

Parlons-en du prologue. Dès la lecture de ce court texte truffé d'exclamations à tort et à travers — comme si c'était le moyen de masquer la banalité des dialogues et des réflexions — et d'incongruités stylistiques et sémantiques, on sent que le livre ne marchera pas vraiment. Ainsi : «On se sent beaucoup moins vulnérable quand on se dit que sa vie commence avec soi !» Ou encore :

*Je ne m'étais jamais demandé pourquoi, par exemple, mon aïeul possédait dès 1886, au lac Kanitchez, en haut de Saint-Alexis-des-Monts, un grand camp en bois rond, encastré si précieusement dans notre tradition orale !*

Après ce préambule commence la saga des Caron, puisque tel est l'objet du livre, de l'arrivée en Nouvelle-France du premier de la lignée jusqu'à la mort d'Adrienne, en 1931.

Robert débarque à Québec en 1634; un siècle et demi plus tard, les Caron sont rendus à Rivière-du-Loup; et voilà qu'en 1860 on les retrouve à Maskinongé : lente migration qui s'effectue au gré des mariages, des naissances, des promotions sociales. Suite de travaux et de jours : on commence cultivateur, on finit, grâce au clergé ou à

l'armée, confortable bourgeois de province. En 1869, Georges est colonel et commandant de la division de Maskinongé. Madeleine trouve sa photo dans un journal trifluvien : «Ce portrait est intéressant parce qu'il contredit les impressions que me laisse la photo collée dans notre album de famille.» Oui, et après ?

*Adrienne* se veut une «saga familiale». N'en déplaise à Madeleine Ferron, plusieurs écrivains nous ont déjà familiarisés avec le genre et ont montré comment l'art romanesque devait s'y greffer. Pour susciter l'intérêt — pour sortir de l'histoire personnelle et atteindre à l'universel —, les anonymes de la vie réelle doivent avoir l'exotisme de personnages de romans, et la «saga», acquérir la dimension d'une épopée exemplaire : cela fait partie du travail d'écrivain. Ici, les événements sont platement racontés. Trois siècles sont esquissés à la hâte, sans révélations nouvelles sur le mode de vie de nos aïeux. Au mieux, cette chronique familiale devient, lorsque le *focus* est mis sur Maskinongé et Louiseville, une banale monographie égayée par quelques anecdotes; mais dans l'ensemble, cet ouvrage est complètement inutile dès lors qu'on est étranger à cette famille bourgeoise. En fait, Madeleine Ferron parle des siens aux siens, et *Adrienne* n'est qu'un exercice futile, sans plus.

M<sup>me</sup> Ferron a écrit une dizaine d'ouvrages, dont huit romans. Or, on a plutôt l'impression de se faire imposer le parcours d'une débutante, lorsqu'on lit par exemple :

*L'écrivain a la liberté du cinéaste. Il peut se laisser entraîner dans une suite d'événements. Il peut aussi rebrousser chemin. Je reviens donc à Louiseville, en 1924 [...].*

L'auteure d'*Adrienne* aurait peut-être eu avantage à utiliser les ressorts du roman historique pour rendre plus intéressante cette histoire familiale. Mais il faut surtout se demander pourquoi en avoir fait un livre qui prétend être destiné à un vaste public. D'être écrivain justifie-t-il que l'on fasse passer pour œuvre littéraire n'importe quel projet, aussi personnel soit-il ? Et à quoi l'éditeur a-t-il pensé ?



Madeleine Ferron